

Éditorial

Un si vieux printemps

Vous souvenez-vous, amis lecteurs, de cet étrange printemps ? Comment l'aurions-nous oublié ? Le doux hiver de chez nous s'effaçait. La sève des arbres éclatait en bourgeons et les fleurs des orangers embaumaient, promettant une belle et saine récolte.

Sur les marchés, rue de la Bastille, à Kargentah, à Michelet, les légumes, les salades, les fruits étalaient leur quotidienne splendeur : les marchands étaient toujours les mêmes ; rougets et soles, baudroies et mérours luisaient, gris, rouges et bruns, encore pleins de vie, et les marchands étaient ceux que nous avions toujours connus. Les vendeurs de bonbons roulaient toujours leurs carioles devant les cinémas et les balayeurs municipaux nettoyaient à grande eau, dès l'aurore, les rues de la cité. Ç'aurait dû être un printemps tout pareil à ceux qui l'avaient précédé.

Ce qui faisait la différence, ce n'était pas les attentats, les grenades, les bombes, on était tellement habitués. Ce n'était pas même les bouclages, les perquisitions, on en faisait presque une sorte de sport ! Non, la différence, c'est qu'il n'y avait plus de chansons sur les lèvres. Il n'y avait, accrochée à tous les visages, qu'une même dénégation : « Ce n'est pas possible ! Ils ne vont pas faire ça ? »

« Ce n'est pas possible ! Ils ne vont pas faire ça ? », c'était le refrain lamentable mille fois entendu, mille fois répété, comme un exorcisme. Et personne ne croyait qu'ils feraient ça. Même lorsque le 19 mars, un abominable cessez-le-feu fut signé, chacun pensait, chacune disait : ce n'est pas possible, il va y avoir un miracle ! Même lorsque le 26 mars, nous, Oraniens, entendions à la radio la tuerie de la rue d'Isly à Alger, et la voix angoissée, inoubliable de cet homme, de ce chef qui hurlait : « cessez le feu, arrêtez, arrêtez », à ses soldats fous qui tiraient dans la foule des Pieds-Noirs sans défense. Oui, même là, nous ne pouvions croire que le glas de

nos vies avait sonné, que le monde basculait et que ce printemps-là était définitivement notre dernier vrai printemps. Ce que nous ne savions pas, c'est que nous avions jusqu'alors vécu – oui même dans la guerre, même dans « les événements » – dans un monde survivant, un monde où les faits étaient réels et les mots signifièrent leur propre contenu, un monde où l'on ne trichait ni avec les autres, tout le monde se connaissait si bien, ni avec la terre qui était rude et ne donnait qu'en fonction du travail. Nous ne savions pas qu'ailleurs déjà les mots de patrie, d'honneur, de liberté ne recouvraient plus que vide et démagogie. Nous allions l'apprendre durement...

On peut nous parler de printemps de Prague ou de Gdansk, nous avons vécu le printemps d'Oran en 1962 : voyez-vous encore un seul être en France qui pourrait sans rougir parler des droits de l'Homme si les Français avaient encore un sou de dignité ?

Geneviève de Ternant[†], 1982

Souvenir de Mers-el-Kébir

C'est en regardant la couverture de *L'Écho de l'Oranie* n°410 que mes deux dernières années à Oran me sont revenues à l'esprit et en technicolor ! La photo représente le port de Mers-el-Kébir avec deux jetées au premier-plan. Celle de gauche ferme le petit port de plaisance : il s'y trouvait le CNM (Club Nautique de la Marine) où les marins et leurs officiers amarraient leurs voiliers (visibles le long de la jetée).

Mon père, Jean Bosqué-Oliva, était agent commercial à Air France et toujours à la recherche de nouveaux clients pour la compagnie aérienne. Malheureusement pour lui, en 1962 la plupart des Pieds-Noirs quittaient l'Oranie ou s'apprêtaient à le faire ! Il se rabattit donc sur les officiers de la Marine Nationale et leurs familles qui

voyageaient souvent. Pour les attirer sur les avions d'Air France, il leur proposa une série de régates patronnées par la compagnie aérienne. Les marins acceptèrent sa proposition et m'invitèrent même à participer avec mon snipe à la régate des dériveurs, faisant de moi un membre du CNM. J'ai donc passé 1962 et 1963 à prendre, dès que j'avais un jour de libre, un car de la SOTAC (à côté de mon lycée Lamoricière) qui me laissait à la première entrée du port de Mers-el-Kébir. Là, un marin vérifiait mon passe, me saluait et me laissait entrer. J'allais passer la journée à faire du dériveur avec mes nouveaux copains (enfants d'officiers de la Marine). Parfois c'était l'amiral qui voulait me prendre comme équipier sur son 505 car il voulait quelqu'un



de grand (je faisais à 15 ans plus d'1m90). Quant à la bande de jeunes, quand elle n'était pas sur l'eau, elle était sous l'eau, chassant au fusil-harpon limons et sars le long de la jetée de droite sur la photo.

Malheureusement tout s'arrêta pour moi le 15 septembre 1963, nous dûmes quitter Oran pour toujours.

Jean-Paul Bosqué-Oliva